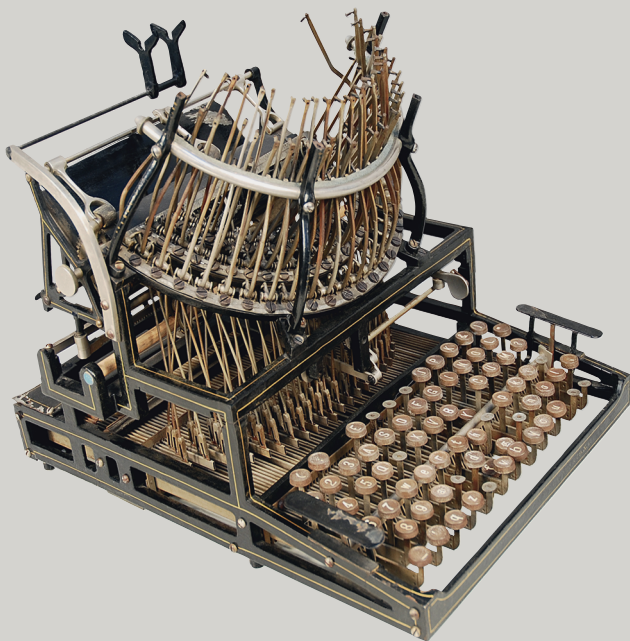


franz kafka
à la colonie
pénitentiaire



**À la colonie
pénitentiaire**

Une première version de cette traduction
a été éditée en 2012 par Publie.Net.

Illustrations de couverture :

Machine à écrire Ed. Horton, c. 1887-1890.
© Musée des sciences et de la technologie du
Canada.

Engrenage conique (montage à partir d'un
dessin original), auteur inconnu, 1807, École
polytechnique. *Bulletin de la Sabix* n° 25.

À la colonie pénitentiaire

par Franz Kafka

Traduction : Laurent Margantin

« C'EST UN APPAREIL particulier », dit l'officier à l'explorateur, et tout en parlant il regardait avec une certaine admiration l'appareil qu'il connaissait pourtant bien. Invité par le commandant à assister à l'exécution d'un soldat condamné pour désobéissance et outrages à un supérieur, le voyageur semblait n'être venu que par politesse. À la colonie pénitentiaire, on ne s'intéressait vraisemblablement pas beaucoup à cette exécution. Il n'y avait là, dans cette petite vallée profonde et sablonneuse fermée tout autour par des pentes nues, il n'y avait là, en plus de l'officier et du voyageur, qu'un

homme abruti à la large gueule, aux cheveux et au visage laissés sans soins, et puis un soldat qui portait la lourde chaîne d'où partaient de petites chaînes avec lesquelles le condamné était attaché aux pieds et aux poignets ainsi qu'au cou, petites chaînes qui étaient reliées entre elles par des chaînes de raccordement. Mais avec son air de chien obéissant, on aurait très bien pu laisser le condamné courir comme il voulait sur les pentes : il aurait suffi de le siffler pour qu'il revienne au début de l'exécution.

Le voyageur ne s'intéressait guère à l'appareil et marchait derrière le condamné pendant que l'officier s'occupait des derniers préparatifs, rampant sous l'appareil dont la base était profondément enfoncée dans la terre, ou bien montant sur une échelle pour en examiner les parties supérieures. C'étaient des tâches qu'on aurait pu laisser à un mécanicien, mais l'officier les accomplissait avec beaucoup de zèle, soit parce qu'il était un

fervent partisan de cet appareil, soit parce que, pour d'autres raisons, on ne pouvait confier ce travail à personne d'autre. « Maintenant, tout est prêt ! » lança-t-il enfin en descendant de l'échelle. Il était totalement épuisé, respirait la bouche grande ouverte, et il avait enfoncé deux fins mouchoirs de femme entre sa nuque et le col de son uniforme. « Ces uniformes sont bien trop lourds pour les tropiques », dit le voyageur, au lieu de s'informer sur l'appareil ainsi que l'officier l'avait attendu. « En effet », dit l'officier, et il se lava les mains salies par l'huile et la graisse dans un seau d'eau posé là. « Mais ces uniformes représentent la patrie, et nous ne voulons pas perdre la patrie. — Maintenant, regardez cet appareil », ajouta-t-il aussitôt en se séchant les mains avec une serviette, tout en montrant l'appareil. « Jusqu'à maintenant, il y avait de la maintenance, mais désormais l'appareil travaille tout seul. » Le voyageur hocha la tête et suivit l'officier.

Celui-ci voulut toutefois se couvrir au cas où il se produirait un incident, et il ajouta : « Il y a bien sûr des pannes, mais j'espère qu'aujourd'hui il n'y en aura pas, malgré tout il faut compter avec elles. L'appareil doit pouvoir fonctionner pendant douze heures sans interruption. Mais quand des pannes se produisent, ce ne sont que des petites pannes qui sont aussitôt réglées. »

« Ne voulez-vous pas vous asseoir ? » finit-il par demander, et, dans une pile de chaises en osier qui se trouvait là, il en prit une qu'il offrit au voyageur ; celui-ci ne put refuser. Il était désormais assis à côté d'une fosse vers laquelle il jeta un rapide coup d'œil. Elle n'était pas très profonde. D'un côté de la fosse, la terre qu'on avait retirée était entassée et formait un remblai, de l'autre côté il y avait l'appareil. « Je ne sais pas si le commandant vous a déjà expliqué le fonctionnement de l'appareil », dit l'officier. Le voyageur fit un mouvement de la main qui n'était pas très

clair ; l'officier ne demandait pas mieux, car à présent il pouvait donner ses explications. « Cet appareil, dit-il en saisissant une manivelle sur laquelle il s'appuya, cet appareil est une invention de notre ancien commandant. J'ai travaillé aux tout premiers essais, et j'ai également participé à toutes les étapes jusqu'à sa mise en place. Mais c'est à lui seul que revient le mérite de cette invention. Avez-vous déjà entendu parler de notre ancien commandant ? Non ? Eh bien, je n'exagère pas en disant que l'organisation de la colonie pénitentiaire est son œuvre. Nous, ses amis, savions déjà à sa mort que l'organisation de la colonie pénitentiaire était tellement aboutie que son successeur, même avec mille nouveaux projets en tête, n'y pourrait rien changer pendant de nombreuses années. Et d'ailleurs ce que nous avons annoncé s'est produit ; le nouveau commandant a dû le reconnaître. Comme c'est dommage que vous n'ayez pas connu l'ancien commandant !

— Mais, s’interrompit l’officier, je bavarde, alors que son appareil est là devant nous. Comme vous pouvez le voir, il est composé de trois parties. Au fil du temps, des appellations pour ainsi dire populaires se sont formées, correspondant à chacune de ses parties. Celle d’en bas s’appelle le lit, celle d’en haut le traceur, et ici, celle du milieu, celle qui reste suspendue en l’air, s’appelle la herse. » « La herse ? » demanda le voyageur. Il n’avait pas écouté attentivement, le soleil se faisait durement sentir dans la vallée sans ombre, on avait du mal à rester concentré. Il en admira d’autant plus l’officier qui, dans son uniforme de défilé serré au corps, alourdi par des épaulettes, orné d’aiguilletes, expliquait son affaire avec tant de zèle, et qui arrivait en plus, pendant qu’il parlait, à donner un petit coup de tournevis ici et là. Le soldat semblait être dans la même disposition d’esprit que le voyageur. Il avait enroulé la chaîne du condamné autour de ses deux poignets,

s'appuyait d'une main sur son fusil et laissait sa tête retomber en arrière sans s'occuper de rien.

Le voyageur ne s'en étonna pas, car l'officier parlait français, que ne comprenaient certainement ni le soldat ni le condamné. Il n'en était que plus frappant de voir le condamné s'efforcer malgré tout de suivre les explications de l'officier. Avec une espèce d'insistance somnolente, il ne cessait de diriger ses regards dans la direction signalée par l'officier et quand celui-ci fut soudain interrompu par une question du voyageur et qu'il le regarda, il le regarda de la même manière.

« Oui, la herse, dit l'officier, le nom convient bien. Les aiguilles sont disposées comme sur une herse, et l'ensemble aussi est manipulé comme une herse, même si ce n'est qu'à une seule et même place, et de manière plus sophistiquée. Vous allez d'ailleurs tout de suite comprendre. Le condamné est allongé ici, sur le lit. — Je vais d'abord vous décrire

l'appareil, je vous montrerai son fonctionnement seulement ensuite, pour qu'il vous apparaisse plus clairement. Une roue dentée du traceur est trop usée : elle grince pendant que l'appareil fonctionne, et on peut à peine s'entendre ; il est hélas difficile de se procurer des pièces de rechange ici. — Donc ici c'est le lit, comme je vous le disais. Il est entièrement recouvert d'une couche de coton ; vous saurez pourquoi par la suite. Le condamné est couché à plat ventre sur ce coton, nu évidemment ; ici ce sont des sangles pour lui attacher les mains, là les pieds, et là le cou. Ici, à la tête du lit, à l'endroit où l'homme, comme je vous l'ai dit, pose d'abord le visage, il y a cette petite rondelle de feutre qu'on peut réguler facilement de façon à ce qu'elle pénètre exactement dans la bouche de l'homme. Elle sert à empêcher le condamné de crier et de se mordre la langue. Bien sûr, l'homme doit saisir le feutre, sinon la sangle fixée au cou peut lui briser la nuque.» « C'est du

coton ? » demanda le voyageur en se penchant. « Oui, exactement, dit l'officier dans un sourire, touchez-le vous-même. » Il saisit la main du voyageur et la fit passer sur le lit. « C'est une préparation spéciale, ce qui explique qu'on ne voie pas que c'est du coton ; je reviendrai sur sa fonction exacte ». L'appareil avait gagné en partie le voyageur à sa cause ; la main au-dessus des yeux pour se protéger du soleil, il regardait vers le haut de l'appareil. C'était une grande construction. Le lit et le traceur avaient la même dimension et ressemblaient à deux coffres sombres. Le traceur était installé à environ deux mètres au-dessus du lit ; tous les deux étaient reliés dans les coins par quatre barres de cuivre qui, au soleil, étincelaient presque. Entre les coffres, la herse était suspendue à un ruban d'acier.

L'officier avait à peine remarqué l'indifférence du voyageur, en revanche sa curiosité naissante ne lui avait pas échappé ; il cessa pour cette raison ses explications, afin de

laisser le voyageur contempler l'appareil à son aise. Le condamné imitait le voyageur, mais comme il ne pouvait pas se protéger les yeux avec sa main, il clignait les paupières en regardant en l'air.

« Maintenant, l'homme est allongé », dit le voyageur en s'asseyant entièrement dans sa chaise et en croisant les jambes.

« Oui », dit l'officier, qui repoussa son képi vers l'arrière et passa la main sur son visage brûlant. « Maintenant, écoutez bien ! Le lit ainsi que le traceur ont leur propre batterie ; le lit en a besoin pour lui-même, le traceur pour la herse. Dès que l'homme est attaché, le lit est mis en marche. Il est parcouru de minuscules et très rapides oscillations, de la droite vers la gauche, mais aussi de haut en bas. Vous avez certainement vu des appareils similaires dans des hôpitaux ; seulement, pour ce qui est de notre lit, les mouvements sont exactement calculés ; ils doivent être en effet parfaitement synchrones avec ceux

de la herse. Mais c'est à la herse que revient la véritable exécution du jugement. »

« Quelle en est donc la sentence ? » demanda le voyageur. « Vous ne savez pas ça non plus ? » dit l'officier étonné, et il se mordit les lèvres : « Veuillez me pardonner si mes explications sont désordonnées ; je vous prie vraiment de bien vouloir m'excuser. C'est en effet le commandant qui, jadis, donnait ces explications ; mais le nouveau commandant s'est soustrait à cette tâche honorifique ; cependant, qu'à un visiteur d'une telle importance » — de ses deux mains, le voyageur chercha à repousser cet hommage, mais l'officier insista en répétant l'expression — « qu'à un visiteur d'une telle importance, il n'explique même pas comment sont exécutées nos sentences, voilà une nouveauté qui », il avait un juron sur les lèvres, mais il se contint et dit seulement : « On ne m'a pas prévenu, ce n'est donc pas de ma faute. Je suis toutefois le mieux qualifié pour expliquer les différentes

espèces de condamnation, car j'ai avec moi »
— il frappa sur la poche intérieure de sa veste
— « les dessins de l'ancien commandant. »

« Les dessins réalisés par le commandant lui-même ? demanda le voyageur. Était-il tout cela à la fois ? Soldat, juge, constructeur, chimiste, dessinateur ? »

« C'est tout à fait cela », dit l'officier en hochant la tête, avec un regard fixe et pensif. Puis il examina ses mains ; elles ne lui parurent pas assez propres pour saisir les dessins ; il alla donc jusqu'au seau pour les laver une nouvelle fois. Alors il tira de sa poche un petit portefeuille en cuir, et dit : « Notre condamnation n'est pas sévère. On inscrit le commandement transgressé sur la peau du condamné à l'aide de la herse. » Puis l'officier, en montrant l'homme, ajouta : « Sur la peau de ce condamné, on va inscrire : *Respecte ton supérieur !* »

Le voyageur jeta un bref coup d'œil sur l'homme : quand l'officier avait parlé de lui,

il tenait la tête penchée et faisait un grand effort pour écouter et ainsi apprendre quelque chose. Mais les mouvements de ses lèvres épaisses et pressées l'une sur l'autre signalaient très clairement qu'il ne pouvait rien comprendre. Le voyageur avait plusieurs questions à poser, mais, à la vue de l'homme, il se contenta de demander : « Connaît-il la sentence ? » « Non », répondit l'officier, qui fut aussitôt interrompu par le voyageur au moment où il allait commencer ses explications : « Il ne connaît pas la sentence qu'on a prononcée à son sujet ? » « Non », répéta l'officier, qui s'arrêta un instant comme s'il exigeait du voyageur qu'il justifiât sa question, puis il dit : « Cela ne servirait à rien de lui annoncer. Il l'apprendra bien sur son propre corps. » Le voyageur allait déjà se taire quand il sentit sur lui le regard du condamné ; il semblait demander s'il pouvait approuver la procédure qui venait de lui être présentée. Alors le voyageur, qui venait de s'adosser à

sa chaise, se redressa à nouveau, et demanda : « Mais il sait bien qu'il a été condamné, n'est-ce pas ? » « Non, ça il ne le sait pas non plus », répondit l'officier, en souriant au voyageur comme s'il attendait d'autres questions tout aussi singulières. « Non ? dit le voyageur en passant la main sur son front. Alors il ignore également comment sa défense a été accueillie ? » « Il n'a pas eu l'occasion de se défendre », dit l'officier en regardant ailleurs, comme s'il se parlait à lui-même et ne voulait pas faire honte au voyageur en lui racontant des choses qui lui paraissaient, à lui, évidentes. « Il faut pourtant bien qu'il ait eu la possibilité de se défendre ! » dit le voyageur qui se leva de sa chaise.

L'officier se rendit compte qu'il risquait d'être interrompu un long moment dans ses explications de l'appareil ; alors il s'approcha du voyageur, prit son bras en lui montrant le condamné qui, parce que l'attention des deux hommes était manifestement dirigée vers lui,

s'était mis au garde-à-vous (le soldat avait aussi tiré sur la chaîne), puis il dit : « Les choses se passent ainsi. À la colonie pénitentiaire, j'exerce la fonction de juge. Malgré ma jeunesse. Car du temps de l'ancien commandant, je l'ai secondé dans toutes les affaires disciplinaires, et je suis celui qui connaît le mieux l'appareil. Voici le principe à partir duquel je prends mes décisions : la faute est toujours certaine. Les autres tribunaux ne peuvent obéir à ce principe, car ils sont composés de plusieurs juges et ils ont des tribunaux supérieurs au-dessus d'eux. Ce n'est pas le cas ici, ou plutôt ce n'était pas le cas du temps de l'ancien commandant. À vrai dire, le nouveau commandant a déjà montré l'envie de s'immiscer dans les affaires de notre tribunal, mais jusqu'ici j'ai réussi à le repousser, ce que je continuerai à faire. — Vous vouliez que j'éclaircisse le cas présent, qui est aussi simple que tous les autres cas. Ce matin, un capitaine a signalé que cet homme, qui était

son ordonnance et devait passer la nuit devant sa porte, a négligé son service. Il avait le devoir de se lever à chaque heure qui sonnait et de venir faire le salut militaire devant la porte du capitaine. Ce qui n'était pas un devoir difficile, mais nécessaire, car il doit toujours rester en forme autant pendant ses heures de veille que de service. La nuit dernière, le capitaine a voulu vérifier si l'ordonnance remplissait son devoir. Il a ouvert la porte à deux heures pile et l'a trouvé en train de dormir, blotti sur lui-même. Il a pris sa cravache et l'a frappé au visage. Mais au lieu de se lever et de demander pardon, l'homme a attrapé son maître par les jambes, et il l'a secoué en lui criant : « Jette la cravache, sinon je te bouffe ! » — Voilà les faits. Le capitaine est venu me voir il y a une heure, j'ai noté ses déclarations, puis aussitôt la sentence. Ensuite, j'ai fait enchaîner l'homme. Tout cela a été très simple. Si j'avais d'abord fait comparaître l'homme pour l'interroger,

cela n'aurait généré que de la confusion. Il aurait menti et si j'avais réussi à réfuter ses mensonges, il les aurait remplacés par des nouveaux et ainsi de suite. Alors que maintenant, je le tiens et je ne le lâche plus. — Est-ce que maintenant tout est clair ? Mais le temps passe, l'exécution devrait déjà commencer, et je n'ai pas encore fini d'expliquer le fonctionnement de l'appareil. » Il fit rasseoir le voyageur sur la chaise, revint à l'appareil et commença : « Comme vous le voyez, la forme de la herse correspond à celle de l'homme ; ici la herse pour le haut du corps, et là les herses pour les jambes. À la tête n'est destiné que ce petit poinçon. Est-ce clair ? » Il se pencha avec courtoisie vers le voyageur, prêt à lui donner de plus amples explications.

Le front plissé, le voyageur regardait la herse. Les informations concernant la procédure judiciaire ne l'avaient pas satisfait. Malgré tout, il était bien obligé de se dire qu'il était dans une colonie pénitentiaire, que

certaines mesures spéciales étaient nécessaires et qu'en toutes choses on devait procéder selon le règlement militaire. Mais il plaçait quelque espoir dans le nouveau commandant qui, visiblement, même si les choses allaient lentement, avait pour projet d'introduire une nouvelle procédure, laquelle ne pouvait pénétrer dans l'esprit borné de cet officier. Dans la suite de ces pensées, le voyageur posa cette question : « Est-ce que le commandant va assister à l'exécution ? » « Ce n'est pas sûr », répondit l'officier, embarrassé par cette question directe au point que son visage courtois s'altéra. « C'est justement pour cela qu'il nous faut nous dépêcher. Bien que j'en sois désolé, je vais même devoir abréger mes explications. Mais je pourrais les compléter demain, quand l'appareil sera nettoyé — il se salit très vite, c'est son seul défaut. Pour l'instant, je ne vous dis que l'essentiel. »

« Quand l'homme est allongé sur le lit et que celui-ci se met à vibrer, la herse descend

au niveau du corps. Elle se place automatiquement juste au-dessus, ses aiguilles ne le touchant qu'à peine ; quand l'installation est achevée, ce câble métallique se tend aussitôt et se change en une barre. C'est alors que le jeu commence. Un profane ne remarque aucune différence entre les châtiments. La herse semble travailler de la même manière. En vibrant, elle plante ses aiguilles dans le corps, qui tremble déjà avec le lit. Pour que chacun puisse examiner l'exécution de la sentence, la herse est en verre. Cela a posé quelques difficultés techniques, comme la fixation des aiguilles, mais après plusieurs essais cela a fonctionné. Nous n'avons pas craint d'y consacrer beaucoup de travail. Et à présent, chacun peut voir à travers le verre comment l'inscription est gravée sur le corps. Ne voulez-vous pas venir voir de plus près le travail des aiguilles ? »

Le voyageur se leva lentement, se rapprocha et se pencha sur la herse. « Vous voyez,

dit l'officier, deux sortes d'aiguilles disposées de multiples façons. Pas d'aiguille longue sans une petite à côté. C'est la longue qui écrit, pendant que la petite asperge de l'eau pour nettoyer le sang et conserver la clarté de l'écriture. L'eau ensanglantée est emportée ensuite dans de petites rigoles et s'écoule enfin par ce conduit principal qui mène à la fosse. » L'officier montra du doigt le parcours que devait suivre l'eau ensanglantée. Lorsque l'officier, pour rendre les choses plus palpables, recueillit de l'eau dans ses mains à la sortie du conduit, le voyageur releva la tête et, cherchant de sa main la chaise derrière lui, voulut y retourner. Il vit alors avec frayeur que le condamné avait aussi suivi l'invitation de l'officier à venir voir de près l'installation de la herse. Il avait tiré un peu sur la chaîne tenue par le soldat en train de s'endormir, et il s'était penché lui aussi sur le verre. On le voyait chercher de ses yeux hésitants ce que les deux messieurs venaient juste d'observer,

sans succès, car il lui manquait l'explication. Il se penchait d'un côté et d'un autre, et son regard ne cessait de parcourir le verre du regard. Le voyageur voulut le repousser, car ce qu'il faisait était vraisemblablement punissable. Mais l'officier retint le voyageur d'une main et de l'autre attrapa une motte de terre du remblai qu'il jeta sur le soldat. Celui-ci leva subitement les yeux, vit ce que le condamné avait osé faire, laissa tomber son fusil, planta ses talons dans le sol, tira le condamné qui tomba aussitôt, et le regarda ensuite se débattre au milieu de ses chaînes qui s'entrechoquaient en faisant un bruit métallique. « Remets-le debout ! » hurla l'officier, qui avait remarqué que le voyageur était bien trop occupé par le condamné. Le voyageur penchait même le corps entre le lit et la herse, sans s'occuper de celle-ci, seulement pour voir ce qui arrivait au condamné. « Traite-le avec précaution ! » cria encore l'officier. Il fit le tour de l'appareil, saisit lui-

même le condamné sous les bras et le remit debout avec l'aide du soldat, car il ne cessait de glisser sur le sol.

« Je sais tout, désormais », dit le voyageur lorsque l'officier revint vers lui. « Sauf le plus important », répliqua celui-ci en lui saisissant le bras et en lui montrant le haut de l'appareil. « Là-haut, dans le traceur, il y a les rouages qui déterminent le mouvement de la herse, et ces rouages sont réglés en fonction du dessin réalisé à partir de la sentence. Je me sers encore des dessins de l'ancien commandant. Les voici — il tira quelques pages du portefeuille — hélas, je ne peux pas vous laisser les prendre, c'est ce que j'ai de plus précieux. Asseyez-vous, je vous les montre à cette distance, comme ça vous les verrez bien. » Il montra la première feuille. Le voyageur aurait aimé dire quelque chose d'agréable, mais il ne voyait que des lignes labyrinthiques qui se croisaient dans tous les sens et couvraient toute la surface du papier, au

point qu'on ne distinguait qu'avec peine des espaces blancs. « Lisez », dit l'officier. « Je ne peux pas », dit le voyageur. « C'est pourtant lisible », dit l'officier. « C'est très beau, dit le voyageur cherchant à se dérober, mais je n'arrive pas à le déchiffrer. » « Oui, dit l'officier en riant, et il remit le portefeuille dans sa veste, ce n'est pas une belle écriture pour écolier. Il faut passer beaucoup de temps pour le lire. Vous-même, vous finiriez certainement par la déchiffrer. Il ne peut s'agir naturellement d'une écriture facile à lire ; elle ne doit pas tuer tout de suite, mais dans un délai de douze heures en moyenne ; c'est à la sixième heure que doit se produire un tournant. Il faut donc que beaucoup, beaucoup d'ornements soient autour de l'écriture proprement dite ; l'écriture inscrite entoure seulement le corps d'une mince ceinture ; le reste du corps est destiné aux ornements. Pouvez-vous désormais apprécier le travail de la herse et de tout l'appareil à sa juste valeur ? — Voyez

donc ! » Il sauta sur l'échelle, tourna une roue, cria : « Attention, écartez-vous ! » et tout se mit en marche. Cela aurait été magnifique si la roue n'avait pas grincé. L'officier, comme s'il avait été surpris par le grincement de la roue, menaça celle-ci de son poing, se tourna vers le voyageur en écartant les bras pour s'excuser, et se dépêcha de descendre pour observer d'en bas le fonctionnement de l'appareil. Il y avait encore quelque chose qui n'allait pas, quelque chose qu'il fut le seul à remarquer ; il remonta sur l'échelle, plongea ses deux mains dans l'intérieur du traceur, se laissa glisser le long d'une barre pour descendre plus vite que par l'échelle, et, à cause du bruit, cria le plus fort qu'il pouvait à l'oreille du voyageur : « Comprenez-vous comment ça marche ? La herse commence à écrire ; quand elle a fini d'écrire sur le dos de l'homme, la couche de coton roule et fait tourner lentement le corps sur le côté pour offrir à la herse une nouvelle surface. Pendant ce temps, les surfaces écorchées

par l'inscription s'étendent sur le coton qui, suite à la préparation spéciale, stoppe immédiatement l'hémorragie et les prépare à une inscription plus profonde. Les petites fourches, là, au bord de la herse, arrachent le coton des plaies pendant que le corps roule, les jettent dans la fosse, et la herse continue à travailler. C'est ainsi qu'elle écrit toujours plus profond pendant douze heures. Les six premières heures, le condamné vit à peu près comme avant, sauf qu'il souffre. Au bout de deux heures, on retire la rondelle de feutre, car l'homme n'a plus la force de crier. Ici, dans cette gamelle chauffée à l'électricité et placée derrière la tête, on met du riz au lait chaud que l'homme peut prendre s'il en a envie, il lui suffit d'attraper avec la langue. Aucun ne laisse passer cette occasion. Je n'en ai pas vu un seul qui ait refusé, et j'ai une longue expérience. C'est seulement à partir de la sixième heure que le condamné perd toute envie de manger. Quand arrive cet instant, je

m'agenouille en général juste ici, et j'observe le phénomène. Il est rare que l'homme ingurgite la dernière bouchée, il la tourne seulement dans sa bouche et la crache dans la fosse. Je dois alors me baisser pour ne pas la prendre en plein visage. Mais comme l'homme se calme à la sixième heure ! La raison s'éveille chez le plus stupide. C'est par les yeux que ça commence et que ça s'étend. Une vision qui vous donnerait envie de vous allonger sous la herse. Il ne se passe plus rien, l'homme commence seulement à déchiffrer l'écriture, il tend les lèvres comme s'il était aux aguets. Vous avez vu qu'il n'était pas facile de déchiffrer l'écriture avec les yeux ; mais notre homme, lui, la déchiffre avec ses plaies. Cela demande d'ailleurs beaucoup de travail ; il a encore besoin de six heures pour y arriver. C'est alors que la herse l'embroche tout entier et le jette dans la fosse où son corps éclate sur l'eau ensanglantée et le coton. Justice est alors rendue et, moi et le soldat, nous l'enterrons. »

Le voyageur avait tendu l'oreille vers l'officier et, les mains dans les poches, regardait le travail de la machine. Le condamné regardait aussi, mais sans comprendre. Il était en train de se courber un peu pour voir les aiguilles en mouvement, quand le soldat, sur un signe de l'officier, lui trancha, d'un coup de couteau par-derrière, chemise et pantalon, lesquels tombèrent ; le condamné voulut les rattraper pour cacher sa nudité, mais le soldat le souleva en l'air et, le secouant, fit tomber les derniers lambeaux. L'officier mit la machine en marche, et, dans le silence qui s'était installé, on coucha le condamné sous la herse. On enleva les chaînes et on mit les sangles à la place ; le condamné en parut d'abord presque soulagé. La herse s'abaissa encore un peu, car l'homme était maigre. Quand les aiguilles le touchèrent, sa peau fut parcourue d'un frisson ; le soldat tenait la main droite du condamné qui tendait la gauche sans savoir où ; en fait, vers l'endroit

où se tenait le voyageur. L'officier ne cessait de regarder le voyageur du coin de l'œil, comme s'il cherchait à lire sur son visage l'impression que faisait sur lui l'exécution qu'il avait au moins expliquée en quelques mots.

La sangle prévue pour le poignet se rompit ; le soldat l'avait vraisemblablement serrée trop fort. L'officier devait intervenir, le soldat lui montrait le morceau de sangle déchiré. L'officier alla donc jusqu'à lui et dit, le visage tourné vers le voyageur : « Le fonctionnement de la machine est complexe, il faut bien qu'à tel ou tel endroit quelque chose lâche ou se casse ; mais cela ne doit pas nous égarer quand il s'agit de juger l'ensemble de la machine. La sangle peut d'ailleurs être tout de suite remplacée ; je vais me servir d'une chaîne ; on y perdra sans doute la sensation de douce oscillation sur le bras droit. » Et il dit encore en mettant la chaîne : « Les moyens dont nous disposons pour l'entretien de la machine sont désormais très limités.

Au temps de l'ancien commandant, je disposais librement d'une caisse prévue spécialement pour ce budget. Il existait un magasin où étaient entreposées toutes les pièces de rechange possibles. Je l'avoue, je gaspillais même, enfin à l'époque, pas aujourd'hui comme le prétend le nouveau commandant, pour lequel tout est prétexte à combattre les anciennes institutions. Maintenant, la caisse pour la machine est placée dans son propre service, et quand j'envoie quelqu'un chercher une nouvelle sangle, celle qui s'est brisée est exigée comme pièce justificative, je n'obtiens la nouvelle qu'au bout de dix jours, elle est d'une qualité inférieure et ne vaut pas grand-chose. Et personne ne s'occupe de savoir comment je dois faire fonctionner la machine sans sangle en attendant. »

Le voyageur réfléchissait : il est toujours délicat d'intervenir de manière péremptoire dans les affaires d'un pays étranger. Il n'était citoyen ni de la colonie pénitentiaire, ni

de l'État auquel elle appartenait. S'il voulait condamner ou bien même empêcher l'exécution, on pouvait lui dire : tu es un étranger, tais-toi. À cela il n'aurait rien pu répondre, juste ajouter qu'il ne savait pas ce qui lui avait pris, car il voyageait dans le seul but d'observer et nullement pour changer les systèmes judiciaires. Ici, cependant, on pouvait être fortement tenté de réagir. Il était flagrant que la procédure était injuste et l'exécution inhumaine. Personne ne pouvait croire que le voyageur avait un quelconque intérêt personnel à défendre : il ne connaissait pas le condamné, qui n'était pas un compatriote ni un être qui pouvait éveiller la pitié. Le voyageur avait été recommandé en haut lieu, il avait été reçu avec une grande courtoisie, et le fait qu'on l'ait invité à assister à cette exécution semblait même signaler qu'on attendait son avis sur cette justice-là. C'était d'autant plus vraisemblable que le commandant, comme il venait de l'entendre

de manière on ne peut plus nette, n'était pas un partisan de cette procédure et qu'il se comportait de façon presque hostile vis-à-vis de l'officier.

Soudain, le voyageur entendit l'officier pousser un cri de fureur. Il venait juste, non sans peine, de pousser la rondelle de feutre dans la bouche du condamné, et celui-ci, pris d'une nausée irrépressible, avait fermé les yeux et vomi. Il l'arracha violemment de la rondelle et voulut lui tourner la tête vers la fosse, mais c'était trop tard, le vomi coulait déjà le long de la machine. « Tout ça, c'est de la faute du commandant ! cria l'officier hors de lui tout en agitant devant lui les barres de cuivre, on me salit la machine comme une étable ! » Les mains tremblantes, il montrait au voyageur ce qui venait de se produire. « Est-ce que je n'ai pas essayé d'expliquer pendant des heures au commandant qu'il ne fallait rien donner à manger au condamné un jour avant l'exécution ? Mais la nouvelle

tendance, trop laxiste, est d'un autre avis. Avant qu'on l'emmène, les dames du commandant bourrent l'homme de sucreries. Alors qu'il s'est nourri toute sa vie de poissons puants, il lui faut maintenant manger des sucreries ! Pourquoi pas d'ailleurs, je ne m'y opposerais pas si l'on voulait bien me procurer une nouvelle rondelle de feutre, cela fait trois mois que j'en demande une ! Comment ne pas être pris de nausée quand on doit mettre dans la bouche cette rondelle de feutre qu'ont sucée et mordue plus d'une centaine d'hommes agonisants ? »

Le condamné avait reposé sa tête et il avait l'air tranquille, le soldat était occupé à nettoyer la machine avec la chemise du condamné. L'officier s'approcha du voyageur qui recula d'un pas, comme s'il avait appréhendé quelque chose. Mais l'officier le saisit par la main et l'entraîna à quelques mètres de là. « J'aimerais vous dire quelques mots de manière confidentielle, dit-il, puis-je le

faire ? » « Bien sûr », répondit le voyageur, en écoutant les yeux baissés.

« Aujourd'hui, il n'y a plus, dans notre colonie, de partisans déclarés de la procédure et de l'exécution que vous avez l'occasion d'admirer. Je suis son seul défenseur, en même temps que je suis le seul défenseur de l'héritage de l'ancien commandant. Je ne peux plus envisager un développement de la procédure, je dépense toutes mes forces à conserver ce qui existe déjà. Du temps de l'ancien commandant, la colonie était pleine de ses partisans ; j'ai hérité en partie de sa force de persuasion, mais son pouvoir me manque tout à fait ; du coup, ses partisans se sont cachés, il y en a encore beaucoup, mais ils se taisent. Si, un jour d'exécution comme aujourd'hui, vous allez à la maison de thé et que vous écoutez ce qui se dit autour de vous, vous entendrez peut-être des propos équivoques. Ce sont tous des partisans, mais avec le nouveau commandant et ses opinions

nouvelles ils ne me servent absolument à rien. Et maintenant, je vous pose la question suivante : Faut-il qu'à cause de ce commandant et de ses dames qui l'influencent, l'œuvre d'une vie — il montrait la machine — soit anéantie ? Peut-on laisser faire ça ? Même si, étranger à notre île, on ne fait qu'y passer quelques jours ? Il n'y a pas de temps à perdre, on complotte contre ma juridiction ; le commandement organise des consultations auxquelles je ne suis pas invité ; même votre visite d'aujourd'hui me semble révélatrice de la situation actuelle ; on est lâche et on vous envoie, vous, un étranger, en éclaireur. — Comme les exécutions étaient différentes, jadis ! Le jour qui précédait, la vallée était pleine de monde ; ils venaient tous rien que pour voir ; tôt le matin, le commandant apparaissait accompagné de ses dames ; les fanfares réveillaient tout le camp ; j'annonçais que tout était prêt ; la société — aucun haut fonctionnaire ne pouvait manquer — se rassemblait autour

de la machine ; ce tas de chaises en osier est un misérable vestige de cette époque. La machine, qu'on venait de nettoyer, brillait, on y changeait des pièces à pratiquement chaque nouvelle exécution. Devant des centaines de regards — tous les spectateurs se tenaient sur la pointe des pieds jusque sur les hauteurs —, le commandant lui-même installait le condamné sous la herse. Ce que fait aujourd'hui un simple soldat, je le faisais en tant que président du tribunal, et ce travail m'honorait. C'est alors que l'exécution commençait ! Aucune fausse note ne gênait le travail de la machine. Certains spectateurs ne regardaient même plus, et restaient allongés dans le sable, les yeux fermés ; tous savaient : la justice était en train d'être rendue. Dans le silence, on n'entendait que le gémissement du condamné, étouffé par la rondelle de feu-tre. Aujourd'hui, la machine n'arrive plus à produire chez le condamné un gémissement suffisamment fort pour qu'il soit étouffé par

la rondelle de feutre ; mais autrefois, les aiguilles en pleine écriture versaient goutte à goutte un liquide corrosif qu'on n'a plus le droit d'utiliser. Et alors venait la sixième heure ! Il était impossible de permettre à tous ceux qui en faisaient la demande de venir voir de plus près. Le commandant, dans sa grande sagesse, avait donné pour consigne de laisser les enfants passer en priorité ; étant donné ma fonction, je pouvais être, bien sûr, aux premières loges ; souvent, j'étais assis là, deux enfants dans les bras, l'un à droite, l'autre à gauche. Quelle émotion était la nôtre, à la vue de ce visage martyrisé dont l'expression était transfigurée, quelle émotion était la nôtre lorsque nous tendions nos joues dans la lumière de cette justice à laquelle nous avions enfin accédé et qui était déjà disparue ! Ah, quelle époque, mon camarade ! » L'officier avait visiblement oublié qui était devant lui ; il avait pris le voyageur dans ses bras et posé la tête sur son épaule. Le voyageur était

très gêné ; impatient, il regardait ce qui se passait derrière l'officier. Le soldat avait fini de nettoyer et avait versé dans la gamelle du riz au lait extrait d'une boîte. À peine le condamné, qui semblait complètement remis, l'eut-il vu qu'il commença à happer le riz au lait avec la langue. Le soldat le repoussa plusieurs fois, car le riz était certainement prévu pour plus tard, mais il eut également l'inconvenance d'en prendre avec ses mains et d'en manger sous les yeux avides du condamné.

L'officier se ressaisit vite. « Je ne cherchais pas à vous émouvoir, dit-il, je sais qu'il est impossible de se représenter aujourd'hui ce qu'était cette époque. Et puis la machine continue à fonctionner et elle agit par elle-même. Elle agit par elle-même, même si elle est toute seule dans cette vallée. Et le cadavre finit toujours par tomber dans la fosse après un vol incompréhensiblement doux, même s'il n'y a plus des centaines de personnes pour se rassembler comme des mouches

autour de la fosse. À l'époque, il nous avait fallu installer une solide barrière devant, il y a longtemps qu'elle a été arrachée. »

Le voyageur voulut échapper à l'officier en laissant errer son regard sur les alentours. L'officier crut qu'il regardait la vallée déserte ; aussi lui saisit-il les mains, tourna autour de lui pour rencontrer son regard, et lui demanda : « Vous rendez-vous compte combien tout cela est honteux ? »

Mais le voyageur se taisait. L'officier le laissa un moment ; les jambes écartées, les mains sur les hanches, il resta silencieux, les yeux tournés vers le sol. Puis il sourit au voyageur, comme pour l'encourager, et dit : « J'étais près de vous hier, lorsque le commandant vous a invité. J'ai entendu l'invitation. Je connais le commandant. J'ai tout de suite compris ce qu'il cherchait à faire. Bien qu'il soit assez puissant pour s'attaquer à moi, il n'ose pas encore, mais il veut m'exposer à votre jugement, celui d'un étranger de

renom. C'est un fin calculateur ; cela fait deux jours que vous êtes sur l'île, vous n'avez connu ni le commandant ni ses pensées, vous êtes prisonnier de vos conceptions européennes, peut-être êtes-vous un adversaire résolu de la peine de mort en général et d'un tel mode d'exécution mécanique en particulier, en plus vous voyez comment l'exécution a lieu sans soutien officiel, tristement, sur une machine déjà un peu abîmée — avec tout cela, n'en viendriez-vous pas facilement à la conclusion (telles sont les pensées du commandant) que ma procédure n'est pas la bonne ? Et si vous ne la trouvez pas bonne (je parle toujours comme si j'étais le commandant), vous ne le tairez pas, car vous vous fiez sûrement à vos convictions, toutes issues de nombreuses expériences. Vous avez d'ailleurs vu de nombreuses coutumes de nombreux peuples que vous avez appris à respecter, pour cette raison il est vraisemblable que vous n'allez pas prendre une position radicalement

hostile à la procédure, comme vous le feriez peut-être dans votre propre pays. Mais le commandant n'en a pas du tout besoin. Un mot en passant, une parole simplement imprudente suffit. Cela ne doit même pas correspondre à vos convictions, pourvu que ce vous disiez paraisse aller dans son sens. Je suis certain qu'il saura vous questionner de manière très habile. Et ses dames seront assises en cercle autour de vous et tendront l'oreille ; vous direz par exemple « Chez nous, nous avons une autre procédure judiciaire », ou bien « Chez nous, l'accusé est interrogé avant que la sentence soit prononcée », ou bien « Chez nous, le condamné est informé de la sentence », ou bien « Chez nous, il y a d'autres châtiments que la peine de mort », ou bien « Chez nous, la torture remonte au Moyen Âge. » Ce sont là des remarques à la fois justes et qui vous paraissent naturelles, des remarques innocentes qui ne portent pas atteinte à ma procédure. Mais comment le

commandant les accueillera-t-il ? Je le vois, ce bon commandant, je le vois déjà pousser aussitôt sa chaise et se précipiter sur le balcon, je vois ses dames le rejoindre en toute hâte, j'entends sa voix — une voix de tonnerre, comme l'appellent les dames —, et le voilà qui parle : « Un grand explorateur du monde occidental, chargé d'examiner les procédures judiciaires de tous les pays, vient de déclarer que nos procédures selon l'ancienne coutume étaient inhumaines. Après ce jugement prononcé par une telle personnalité, il ne m'est naturellement plus possible de les tolérer. Je décrète donc qu'à partir de ce jour — etc. » Vous voulez intervenir, car vous n'avez pas dit ce qu'il a déclaré, vous n'avez pas qualifié ma procédure d'inhumaine, au contraire, suivant votre profonde sagesse, vous la considérez comme la plus humaine et la plus digne qui soit, vous admirez également cette machinerie — mais il est trop tard ; vous n'arrivez plus jusqu'au balcon,

déjà envahi par les dames ; vous voulez qu'on vous remarque ; vous voulez crier ; mais la main d'une dame vous ferme la bouche — et moi et l'œuvre de l'ancien commandant, nous sommes perdus. »

Le voyageur dut réprimer un sourire ; la tâche qu'il avait crue si difficile était donc si facile ! Il répondit de manière évasive : « Vous surestimez mon influence ; le commandant a lu ma lettre de recommandation, il sait que je ne suis pas un connaisseur des procédures judiciaires. Si je devais exprimer une opinion, ce serait celle d'une personne privée, elle n'aurait pas plus d'importance que celle de toute autre personne, et en tout cas elle en aurait beaucoup moins que l'opinion du commandant qui dispose, à ce que je crois savoir, de droits très étendus dans cette colonie pénitentiaire. Si, comme vous le croyez, son opinion sur cette procédure est si nette, alors je crains que la fin de cette procédure soit venue, sans qu'il soit besoin de mon modeste concours. »

Est-ce que l'officier avait déjà compris ? Non, il n'avait pas encore compris. Il secoua vivement la tête, jeta un coup d'œil derrière lui sur le condamné et le soldat qui tressaillirent et s'écartèrent du riz, s'approcha très près du voyageur, et, sans fixer son regard sur son visage, mais quelque part sur sa veste, il lui dit, en parlant d'une voix plus basse qu'auparavant : « Vous ne connaissez pas le commandant ; vis-à-vis de moi et de nous tous, vous êtes d'une certaine manière — pardonnez l'expression — un ingénu ; votre influence, croyez-moi, ne saurait être assez estimée. J'ai été très heureux quand j'ai appris que vous assisteriez seul à l'exécution. Cette disposition du commandant devait me nuire, mais je la retourne à mon profit. Sans être distrait par des insinuations mensongères et par des regards méprisants — que vous n'auriez pu éviter s'il y avait eu plus de monde à l'exécution —, vous avez écouté mes explications, vous avez vu la machine et vous êtes sur le

point d'assister à l'exécution. Votre jugement est certainement déjà fait ; si vous deviez avoir encore quelques petites incertitudes, le spectacle de l'exécution les réduira à néant. Et maintenant, je vous le demande : aidez-moi face au commandant ! »

Le voyageur ne le laissa pas continuer. « Mais comment le pourrais-je ? s'écria-t-il, c'est tout à fait impossible. Je ne peux pas plus vous aider que je peux vous nuire. »

« Vous le pouvez », répondit l'officier. Un peu effrayé, le voyageur vit que l'officier serrait ses poings. « Vous le pouvez, répéta l'officier de façon plus insistante. J'ai un plan qui doit réussir. Vous croyez que votre influence ne suffit pas. Je sais qu'elle suffit. Mais admettons que vous ayez raison, ne faut-il pas tout essayer pour maintenir cette procédure, même ce qui s'avérera peut-être insuffisant ? Écoutez donc mon plan. Pour le mettre à exécution, il est avant tout nécessaire qu'aujourd'hui, lorsque vous serez à la colonie, vous

taisiez autant que possible votre opinion concernant la procédure. Si l'on ne vous pose pas de questions à ce sujet, vous ne devez en aucun cas vous exprimer ; si vous vous exprimez, alors que ce soit de manière brève et imprécise ; il faut qu'on remarque qu'il vous est difficile d'en parler, que vous êtes amer et que vous vous répandriez en malédictions si vous deviez en parler ouvertement. Je n'exige pas que vous mentiez ; en aucune façon ; vous devez juste répondre brièvement, par exemple : « Oui, j'ai vu l'exécution », ou bien : « Oui, j'ai entendu toutes les explications. » Seulement ça, pas plus. Quant à l'amertume que l'on doit remarquer sur votre visage, il y a suffisamment de motifs, même s'ils ne vont pas dans le sens du commandant. Lui, bien sûr, se méprendra complètement et l'interprétera d'après sa propre position. C'est là-dessus que repose mon plan. Demain, au quartier général, il y a une grande réunion de tous les hauts fonctionnaires de l'administration, réunion

présidée par le commandant. Ces réunions, le commandant a su naturellement les transformer en spectacles. On a construit une galerie, toujours occupée par des spectateurs. Je suis obligé de participer à ces conseils, mais je le fais avec un violent dégoût. Vous y serez certainement invité ; si vous vous conduisez aujourd'hui suivant mon plan, l'invitation se changera en une sollicitation appuyée. Si vous deviez toutefois, pour quelque raison incompréhensible, ne pas être invité, alors il vous faudra exiger de l'être ; il n'y a aucun doute que vous serez alors invité. Maintenant, vous êtes assis auprès de ces dames dans la loge du commandant. Il s'assure souvent que vous êtes là en jetant un coup d'œil vers le haut de la salle. Après divers sujets à l'ordre du jour — tous futiles et ridicules, ne visant qu'à plaire au public : la plupart du temps, il est question d'installations portuaires, encore et toujours d'installations portuaires ! —, on en vient à la procédure

judiciaire. Si le commandant n'en parlait pas ou n'en parlait pas assez vite, je ferais ce qu'il faut pour qu'il en parle. Je me lèverai et je rendrai compte de l'exécution d'aujourd'hui. Juste quelques mots en guise d'information. Une telle intervention n'est pas courante, mais je le ferai quand même. Comme toujours, le commandant me remercie en me souriant amicalement, et là, il ne peut s'en empêcher, il saisit l'occasion. « On vient de rendre compte d'une exécution, dira-t-il (ou quelque chose qui ressemblera à ça). Je souhaite juste ajouter à cette information que c'est précisément à cette exécution qu'a assistée le grand savant dont la visite, comme vous le savez tous, honore considérablement notre colonie. Sa présence donne également à notre réunion d'aujourd'hui une importance supérieure. Demandons en effet à ce grand savant ce qu'il pense de l'exécution selon l'ancienne coutume et de la procédure qui la précède. » Applaudissement de tout

le public bien sûr, approbation générale, c'est moi le plus bruyant. Le commandant s'incline devant vous et dit : « C'est donc au nom de tous que je pose la question. » Vous vous approchez alors de la balustrade. Posez-y vos mains, que tous puissent les voir, sinon les dames les attraperont et joueront avec vos doigts. — Maintenant, c'est enfin à votre tour de parler. Je ne sais pas comment je vais supporter jusque-là la tension de la situation. Vous ne devez vous imposer aucune limite dans votre discours, dites la vérité haut et fort, penchez-vous sur la balustrade et gueulez, mais oui, gueulez au commandant votre opinion, votre opinion inébranlable. Mais peut-être ne le voulez-vous pas, cela ne correspond pas à votre caractère, peut-être que dans votre pays on ne se comporte pas de cette manière dans de telles circonstances, cela convient également, cela convient parfaitement, ne vous levez pas, dites juste quelques mots, chuchotez-les, il suffit que

les fonctionnaires qui sont en dessous vous entendent, vous ne devez pas parler, vous personnellement, de manque de spectateurs lors de l'exécution, de la roue qui grince, de la sangle déchirée, de la répugnante rondelle de feutre, non, je m'occupe de tout le reste, et croyez-moi, si mon discours ne le chasse pas de la salle, il le poussera à se mettre à genoux pour se convertir en quelques mots : « Vieux commandant, je me sou mets à toi. » Voilà mon plan ; voulez-vous m'aider à le réaliser ? Mais bien sûr que vous voulez, et même plus, vous devez ! » Et l'officier saisit les bras du voyageur et le regarda dans les yeux en respirant difficilement. Les dernières phrases, il les avait criées si fort que même le soldat et le condamné étaient devenus attentifs ; même s'ils ne pouvaient rien comprendre, ils avaient cessé de manger et regardaient le voyageur en continuant à mâcher.

Depuis le début, le voyageur n'avait aucun doute concernant la réponse qu'il avait à

donner ; il avait fait trop d'expériences dans sa vie pour hésiter ici un seul instant ; il était profondément honnête et n'avait pas peur. Malgré tout, il hésita un instant en voyant le soldat et le condamné. Puis, finalement, il dit ce qu'il devait dire : « Non. » L'officier cligna des yeux plusieurs fois, mais continua à le regarder. « Voulez-vous une explication ? » demanda le voyageur. L'officier hocha la tête en silence. « Je suis un adversaire de cette procédure, répondit le voyageur. Avant même que vous vous soyez confié à moi — je n'abuserai évidemment en aucune manière de la confiance que vous m'avez accordée —, je m'étais déjà demandé si j'avais le droit d'intervenir contre cette procédure et si mon intervention aurait ne serait-ce qu'une toute petite chance de réussir. Pour cela, je savais à qui je devais m'adresser d'abord : au commandant évidemment. Vous m'avez confirmé dans cette idée, mais sans avoir affirmé la résolution qui était la mienne, au contraire,

vosre sincère conviction me touche, même si elle ne me trouble pas. »

L'officier resta silencieux, se tourna vers la machine, saisit une des barres de cuivre, puis, un peu penché en arrière, regarda le traceur comme pour voir si tout était en ordre. Le soldat et le condamné semblaient avoir sympathisé ; bien que cela lui soit difficile, solidement attaché comme il l'était, le condamné fit un signe au soldat ; le soldat se pencha vers lui ; le condamné lui chuchota quelque chose et le soldat hocha la tête.

Le voyageur rejoint l'officier et lui dit : « Vous ne savez pas encore ce que je veux faire. Certes, je dirai ce que je pense de la procédure au commandant, mais pas lors d'une réunion. Je lui dirai entre quatre yeux. D'ailleurs, je ne reste pas assez longtemps ici pour assister à une réunion ; je pars déjà demain matin, ou tout du moins j'embarque demain matin. »

Il ne semblait pas que l'officier eût écouté. « La procédure ne vous a donc pas convaincu »,

dit-il tout bas, comme à lui-même, et il sourit comme un vieux qui sourit des folies d'un enfant, cachant derrière son sourire ce qu'il pense vraiment.

« Il est donc temps », dit-il enfin. Et soudain, il regarda le voyageur avec des yeux clairs qui semblaient l'inviter ou le sommer à agir à ses côtés.

« Il est le temps de quoi ? » demanda le voyageur, inquiet, mais il ne reçut pas de réponse.

« Tu es libre », dit l'officier au condamné dans sa langue. Celui-ci ne le crut d'abord pas. « Hé ! Je te dis que tu es libre », dit l'officier. Pour la première fois, le visage du condamné s'anima véritablement. Était-ce vrai ? N'était-ce pas juste l'humeur de l'officier, qui pouvait changer ? Est-ce le voyageur étranger qui avait obtenu sa grâce ? Qu'était-ce donc ? Toutes ces questions, le visage du condamné semblait les poser. Mais cela ne dura pas longtemps. Peu importe ce qui en était la

cause, il voulait, s'il le pouvait, vivre vraiment libre, et il commença à s'agiter autant que la herse le permettait.

« Tu brises mes sangles, cria l'officier. Calme-toi ! On va les défaire. » Et, après lui avoir fait un signe, il se mit au travail avec le soldat. Le condamné riait doucement sans dire un mot, il tournait tantôt le visage à gauche vers l'officier, tantôt à droite vers le soldat, et il n'oubliait pas non plus le voyageur.

« Sors-le de là », ordonna l'officier au soldat. Il fallait prendre quelques précautions à cause de la herse. Pressé de se libérer, le condamné s'était déjà fait quelques égratignures au dos.

Mais à partir de cet instant, l'officier s'occupa à peine de lui. Il s'approcha du voyageur, sortit à nouveau le petit portefeuille en cuir, fouilla dedans, finit par y trouver la feuille qu'il cherchait et la montra au voyageur. « Lisez », dit-il. « Je ne peux pas, dit le voyageur, je vous ai déjà dit que je ne pouvais

pas lire ces pages. » « Regardez donc la feuille plus attentivement », dit l'officier, et il se rapprocha du voyageur pour lire avec lui. Comme cela ne donnait rien, il suivit les lignes du petit doigt — bien au-dessus du papier, comme s'il ne fallait surtout pas le toucher — afin que le voyageur puisse lire plus facilement. Le voyageur fit des efforts, ne serait-ce que pour faire plaisir à l'officier, mais il ne parvint pas à lire. L'officier se mit alors à épeler l'inscription, puis il relut l'ensemble. « *Sois juste !* est-il écrit. Maintenant, vous pouvez lire. » Le voyageur se pencha si près du papier que l'officier l'éloigna par crainte d'un contact ; le voyageur ne dit alors plus rien, mais il était clair qu'il n'avait toujours pas réussi à lire. « *Sois juste !* est-il écrit », répéta l'officier. « C'est possible, dit le voyageur, je crois que c'est ce qui est écrit. » « Bien », dit l'officier, qui était au moins en partie satisfait, et il monta sur l'échelle avec la feuille ; il coucha la feuille avec beaucoup de précautions

dans le traceur, et apparemment il changea complètement l'organisation des rouages ; c'était un travail très pénible, il devait y avoir aussi de toutes petites roues à régler, la tête de l'officier disparaissait parfois complètement dans le traceur, car il devait examiner les rouages avec beaucoup de minutie.

Le voyageur suivait d'en bas tout ce que faisait l'officier, son cou se raidit et le ciel inondé de soleil lui faisait mal aux yeux. Le soldat et le condamné s'occupaient ensemble. Du bout de sa baïonnette, le soldat ramassa la chemise et le pantalon du condamné qui étaient déjà dans la fosse. La chemise était horriblement sale et le condamné la lava dans le seau d'eau. Lorsqu'il mit la chemise et le pantalon, le soldat et le condamné ne purent s'empêcher de rire car les vêtements étaient coupés en deux dans le dos, de haut en bas. Peut-être le condamné croyait-il être obligé d'amuser le soldat : dans ses vêtements fendus en deux, il tournait en rond devant

le soldat qui était assis sur le sol et se tapait sur les genoux en riant. Ils se maîtrisèrent toutefois par égard pour les deux messieurs.

Quand l'officier eut enfin fini, il regarda encore une fois en souriant la machine et tous ses éléments, referma le couvercle du traceur qui était resté ouvert pendant tout ce temps, descendit, regarda la fosse puis le condamné, remarqua avec satisfaction que celui-ci avait récupéré ses vêtements, alla jusqu'au seau d'eau pour se laver les mains, y vit trop tard la répugnante saleté de l'eau, fut triste de ne pouvoir se laver les mains, les plongea finalement dans le sable — ce qui ne lui convenait pas, mais il dut s'en contenter —, se leva et commença à déboutonner sa vareuse. Les deux mouchoirs de dame qu'il avait enfoncés dans son col lui tombèrent alors dans les mains. « Tiens, voilà tes mouchoirs », dit-il en les jetant au condamné. Et, en guise d'explication, il dit au voyageur : « Cadeaux des dames. »

Bien qu'il se dépêchât visiblement d'ôter sa vareuse et de se déshabiller complètement, il traitait chaque vêtement avec beaucoup de soin, il lissa même avec les doigts les cordons d'argent de sa vareuse et secoua une houppe pour la disposer correctement. Ce qui s'accordait mal avec cette application, c'était ce qu'il faisait avec le vêtement qu'il venait d'ôter, le jetant aussitôt dans la fosse d'un geste énervé. La dernière chose qu'il lui resta fut sa petite épée avec le baudrier. Il tira l'épée du fourreau, la brisa, puis il prit le tout, les morceaux d'épée, le fourreau et le baudrier pour les jeter avec une telle force qu'on entendit le bruit des bouts de métal s'entrechoquant en bas dans la fosse.

Il était nu désormais. Le voyageur se mordit les lèvres sans rien dire. Il savait bien ce qui allait se passer, mais il n'avait pas le droit d'empêcher l'officier de faire quoi que ce soit. Si la procédure judiciaire à laquelle tenait l'officier était vraiment sur le point d'être

supprimée — peut-être à la suite de l'intervention du voyageur, intervention que celui-ci ressentait comme un devoir —, alors l'officier faisait exactement ce qu'il devait faire ; à sa place, le voyageur n'aurait pas agi autrement.

Le soldat et le condamné ne comprirent d'abord rien, au début ils ne regardaient même pas. Le condamné se réjouit beaucoup de récupérer ses mouchoirs, mais il ne put s'en réjouir longtemps, car le soldat les lui prit d'un geste brusque et imprévisible. Le condamné essayait à présent de les tirer du ceinturon où le soldat les avait glissés dans son dos, mais le soldat était vigilant. Ils se querellaient ainsi, à moitié pour rire. C'est seulement lorsque l'officier fut complètement nu qu'ils devinrent attentifs. Le condamné surtout sembla frappé par le pressentiment de quelque grand bouleversement. Ce qui lui était arrivé arrivait à présent à l'officier. Peut-être cela irait-il jusqu'au point ultime.

Le voyageur étranger avait dû en donner l'ordre. C'était donc de la vengeance. Sans avoir lui-même souffert jusqu'au bout, il serait pourtant vengé jusqu'au bout. Un rire large et silencieux apparut sur son visage et ne disparut plus jamais.

Pendant ce temps, l'officier s'était tourné vers la machine. S'il était déjà clair auparavant qu'il comprenait bien la machine, il était presque bouleversant de le voir à présent la diriger, et celle-ci lui obéir. Il avait juste approché sa main de la herse, et elle se leva et se baissa plusieurs fois avant d'être à la bonne hauteur pour l'accueillir ; il toucha le bord du lit, qui se mit aussitôt à vibrer ; la rondelle de feutre s'approcha de sa bouche, on vit que l'officier n'en voulait pas en vérité, mais son hésitation ne dura qu'un instant, déjà il se résignait et la faisait entrer dans sa bouche. Tout était prêt, il y avait juste les sangles qui pendaient encore sur les côtés, mais elles étaient apparemment inutiles, l'officier n'avait

pas à être attaché. Le condamné remarqua les sangles pendantes, selon lui l'exécution n'était pas parfaite si les sangles n'étaient pas attachées, il fit un signe véhément au soldat et ils coururent attacher l'officier. Celui-ci avait déjà tendu un pied pour donner un coup dans la manivelle qui devait mettre le traceur en marche ; c'est alors qu'il vit les deux à ses côtés ; il retira son pied et se laissa attacher. Mais il ne pouvait plus désormais atteindre la manivelle ; ni le soldat ni le condamné n'étaient capables de la trouver et le voyageur était bien décidé à ne pas bouger. Ce ne fut pas nécessaire : à peine les sangles étaient-elles attachées que la machine se mit au travail ; le lit vibra, les aiguilles dansèrent sur la peau, la herse navigua de haut en bas. Le voyageur regardait la scène fixement depuis déjà un moment lorsqu'il se souvint qu'un rouage dans le traceur aurait dû grincer ; mais tout était silencieux, on n'entendait pas le moindre bruit.

Son travail silencieux eut pour conséquence qu'on ne fit plus du tout attention à la machine. Le voyageur regardait en direction du soldat et du condamné. Le condamné était le plus animé, tout dans la machine l'intéressait, tantôt il se baissait, tantôt il se dressait, tout en ayant constamment l'index levé pour montrer quelque chose au soldat. Le voyageur en était gêné. Il était décidé à rester là jusqu'à la fin, mais il n'aurait pas supporté longtemps de voir ces deux-là. « Rentrez chez vous », dit-il. Le soldat était peut-être disposé à obéir, mais le condamné reçut cet ordre comme une véritable punition. Les mains jointes, il le supplia de l'autoriser à rester, et comme le voyageur qui secouait la tête ne voulait pas céder, il se mit même à genoux. Le voyageur, voyant que les ordres ne servaient à rien, voulait aller vers eux pour les chasser, quand il entendit tout à coup un bruit dans le traceur. Il regarda en l'air. Y avait-il finalement un problème avec la roue dentée ? Mais

c'était autre chose. Le couvercle du traceur se souleva lentement, puis s'ouvrit entièrement. On vit les pointes d'une roue dentée s'élever, la roue complète apparut bientôt, c'était comme si quelque force phénoménale pressait tout le traceur au point qu'il n'y avait plus de place pour cette roue, la roue tourna jusqu'au bord du traceur, tomba, roula quelques mètres tout droit sur le sable, puis resta couchée. Mais déjà, là-haut, une autre roue apparut suivie de plusieurs autres, grandes, petites, qu'on pouvait à peine distinguer les unes des autres, avec chacune d'entre elles il se passait la même chose, on croyait à chaque fois que c'était la dernière et que le traceur était déjà vidé, et un nouveau groupe de roues particulièrement nombreuses apparaissait, s'élevait, tombait, roulait dans le sable et se couchait. Le condamné en oublia complètement l'ordre du voyageur, les roues dentées le ravissaient, il cherchait toujours à en attraper une, poussant en même temps

le soldat à l'aider, mais, effrayé, il retirait sa main, car une autre roue suivait qui, au moins lorsqu'elle commençait à rouler, lui faisait peur.

Le voyageur, quant à lui, était très alarmé ; visiblement, la machine allait s'effondrer ; son tranquille fonctionnement n'était qu'une illusion ; il avait le sentiment qu'il devait prendre l'officier en charge, vu qu'il ne pouvait plus le faire lui-même. Mais tandis que la chute des roues dentées sollicitait toute son attention, il avait négligé de surveiller le reste de la machine ; quand, la dernière roue dentée étant tombée du traceur, il se pencha sur la herse, il eut une nouvelle surprise, bien pire encore. La herse n'écrivait plus, elle piquait seulement, et le lit ne retournait plus le corps, mais, vibrant, il ne faisait que soulever le corps qu'il pressait sur les aiguilles. Le voyageur voulut intervenir, et si possible tout arrêter, tout cela n'était pas de la torture, comme l'avait cherché l'officier, c'était un

véritable assassinat. Il tendit les mains. Mais déjà la herse se levait et pivotait en portant le corps embroché, comme elle ne le faisait normalement qu'à la douzième heure. Le sang s'écoulait en mille flux sans être mélangé avec de l'eau, les petites rigoles elles aussi avaient cessé de fonctionner. Et maintenant c'était la dernière fonction de la machine qui avait lâché, le corps ne se détachait pas des longues aiguilles, il déversait son sang, restait suspendu au-dessus de la fosse sans tomber. La herse voulait déjà revenir à son ancienne position, mais comme si elle avait elle-même remarqué qu'elle n'était pas libérée de son fardeau, elle restait au-dessus de la fosse. «Aidez donc!» cria le voyageur au soldat et au condamné, tandis qu'il saisissait lui-même les pieds de l'officier. Il voulait presser sur les pieds, les deux autres de l'autre côté devaient saisir la tête, et c'est ainsi qu'on l'arracherait lentement des aiguilles. Mais les deux hommes ne pouvaient se décider à

venir ; le condamné tourna même carrément le dos ; le voyageur dut venir jusqu'à eux et les forcer à saisir la tête de l'officier. C'est alors qu'il vit presque malgré lui le visage du mort. Il était comme il avait été vivant ; on n'y décelait aucun signe de la rédemption promise ; l'officier n'avait pas trouvé dans la machine ce que tous les autres y avaient trouvé ; les lèvres étaient serrées, les yeux étaient ouverts, ils avaient l'expression de la vie, le regard était calme et convaincu, la pointe de la grande aiguille en fer sortait par le front.

Lorsque le voyageur, suivi du soldat et du condamné, arriva aux premières maisons de la colonie, le soldat en pointa une du doigt, et dit : « Ici, c'est la maison de thé. »

Au rez-de-chaussée d'une maison, il y avait une pièce profonde et basse, semblable à une caverne, dont les murs étaient noircis par la fumée. Le côté qui donnait sur la rue était entièrement ouvert. Bien que cette maison

de thé ne se distinguât pas beaucoup des autres maisons de la colonie qui, hormis les palais du quartier général, étaient toutes très délabrées, elle produisit pourtant chez le voyageur l'impression d'un souvenir historique, et il sentit la puissance des temps anciens. Il s'approcha, alla, suivi de ses acolytes, entre les tables vides qui étaient disposées dans la rue, devant la maison de thé, et il respira l'air froid et moisi qui provenait de l'intérieur. « Le Vieux est enterré ici, dit le soldat, le prêtre lui a refusé une place au cimetière. Pendant un moment, on ne savait pas où on devait l'enterrer, puis finalement on l'a enterré ici. L'officier ne vous l'a sûrement pas raconté, car c'était bien sûr ce dont il avait le plus honte. Il même essayé plusieurs fois, la nuit, de déterrer le Vieux, mais on l'a toujours chassé. » « Où est la tombe ? » demanda le voyageur, qui n'arrivait pas à croire le soldat. Aussitôt, le soldat et le condamné marchèrent devant lui, et, les mains tendues, lui

indiquèrent l'endroit où devait se trouver la tombe. Ils menèrent le voyageur jusqu'au mur du fond où des clients étaient assis à quelques tables. Il s'agissait sans doute d'ouvriers du port, des hommes forts avec de courtes barbes noires et brillantes. Ils ne portaient pas de veste, leurs chemises étaient déchirées, c'étaient de pauvres gens que la vie avait rabaissés. Quand le voyageur s'approcha, quelques-uns se levèrent, se collèrent contre le mur et le regardèrent venir vers eux. « C'est un étranger, chuchotait-on autour de lui, il veut voir la tombe. » Ils poussèrent une des tables sous laquelle il y avait en effet une pierre tombale. C'était une simple pierre, assez basse pour pouvoir être dissimulée sous une table. Elle portait une inscription en très petits caractères, le voyageur dut se mettre à genoux pour la lire. Il était écrit : « Ici repose l'ancien commandant. Ses partisans, qui n'ont pas le droit de porter un nom, lui ont creusé cette tombe et posé cette

pierre. Selon une prophétie, le commandant ressuscitera après un certain nombre d'années et, à partir de cette maison, il mènera ses partisans à la reconquête de la colonie. Croyez et attendez ! » Quand le voyageur, après avoir lu, se releva, il vit les hommes debout autour de lui, sourire aux lèvres comme s'ils avaient lu l'inscription avec lui, et, l'ayant trouvée ridicule, le sommaient de se ranger à leur avis. Le voyageur fit comme s'il n'avait rien remarqué, distribua quelques pièces, attendit encore que la table fût remise au-dessus de la tombe, quitta la maison de thé et se rendit au port.

À la maison de thé, le soldat et le condamné avaient trouvé des connaissances qui les retinrent. Mais ils avaient dû s'en débarrasser assez vite, car ils se mirent à courir après le voyageur alors que celui-ci n'était encore qu'au milieu du long escalier qui mène aux bateaux. Ils voulaient sans doute, à la dernière minute, obliger le voyageur à les emmener.

Alors qu'en bas, sur le quai, le voyageur négociait avec un matelot sa traversée jusqu'au bateau à vapeur, les deux hommes descendirent à toute vitesse l'escalier, en silence car ils n'osaient pas crier. Mais quand ils arrivèrent en bas, le voyageur était déjà dans la chaloupe, et le matelot était juste en train de détacher l'amarre. Ils auraient encore pu sauter dans le bateau, mais le voyageur ramassa par terre une lourde corde à nœuds, les en menaça et les dissuada ainsi de sauter.

À la colonie pénitentiaire, texte de Franz Kafka, traduction de Laurent Margantin (www.oeuvresouvertes.net) a été mis en pages par Alain Hurtig le 30 septembre 2015 (www.alain.les-hurtig.org) en Chronicle et en Knockout, de la fonderie HTF.

Ce travail est placé sous
licence     (BY-NC-SA).

franz kafka

à la colonie pénitentiaire

